

Études d'histoire religieuse



Jean-Noël Tremblay, *Le lieu de mon espérance*, Sainte-Foy,
Anne Sigier, 1993, 303 p. 25 \$

Jean-Paul Desbiens

Volume 61, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007152ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007152ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desbiens, J.-P. (1995). Compte rendu de [Jean-Noël Tremblay, *Le lieu de mon espérance*, Sainte-Foy, Anne Sigier, 1993, 303 p. 25 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 61, 156–158. <https://doi.org/10.7202/1007152ar>

Jean-Noël Tremblay, *Le lieu de mon espérance*, Sainte-Foy, Anne Sigier, 1993, 303 p. 25 \$

«*J'ai besoin de rescaper ma jeunesse.*»

Voici un livre que j'estime important à plusieurs titres:

- À cause du titre, d'abord, qui est une trouvaille, mais aussi un concentré de sens. Un titre qui annonce et résume l'essentiel du contenu.
- À cause aussi du témoignage d'ordre sociologique qu'il fournit d'une époque doublement révolue: l'époque qui va de Maria Chapdelaine à la Révolution tranquille, d'une part; d'autre part, l'époque qui va de la Révolution tranquille à nos jours.
- Enfin, à cause du témoignage spirituel. Plus précisément: de l'affirmation de la foi catholique de l'auteur; l'affirmation de la foi n'étant jamais que la «confession d'une espérance», comme dit saint Paul (Ro 6,8).

Ce livre, je pense, a été reçu honorablement. Ces années-ci, un tirage d'environ 3 000 exemplaires est de règle chez les éditeurs. Certes, les livres de recettes culinaires ou «culières» (comme dirait Céline) tirent davantage, mais il reste qu'il est «*préférable d'être lu mille fois par un lecteur que de l'être une fois par mille lecteurs*»... C'est du moins ce que disait Valéry, qui ne disait peut-être pas le fond de sa pensée et certes pas celle de son éditeur!

L'auteur raconte d'abord son enfance à Saint-André-de-l'Épouvante, au Lac-Saint-Jean, puis ses études au séminaire Saint-Alphonse, tenu par les Rédemptoristes, à Beauré. En juillet 1947, il est admis au séminaire des «vocations tardives» de Saint-Victor-de-Beauce, qu'il quittera pour l'université deux ans plus tard. En 1954, il entre au Grand Séminaire de Québec qu'il quittera «discrètement», c'est son mot, deux ans plus tard. En 1975, il est admis au Grand Séminaire de Chicoutimi, où il demeurera un an. Ensuite, ce furent, à compter de 1977, ses longues années de collaboration avec Mme Jeanne Sauvé. Entre-temps, c'est-à-dire de 1958 à 1973, l'auteur avait couru sa carrière politique à Ottawa puis à Québec.

Il ne s'agit pas ici d'une autobiographie linéaire. J'ai eu quelque mal à retracer les dates de ses «trois réponses», comme il dit, à ce qu'il a longtemps cru être un appel au sacerdoce. Il s'agit plutôt d'une longue méditation, d'une longue récapitulation d'un itinéraire intellectuel et spirituel. L'auteur intercale des tableaux: *Requiem pour une mère*, *Les soeurs de Marie*, qui sont respectivement des portraits d'époque et des hommages à sa mère et à ses soeurs et, à travers elles, aux femmes de son enfance et de son pays.

Sous le titre *Souffrance d'une double épreuve*, l'auteur porte un jugement sévère sur la Révolution tranquille et sur Vatican II. Un de mes amis,

professeur d'histoire à l'université du Québec à Trois-Rivières, à qui je disais mon admiration pour *Le lieu de mon espérance*, me répondait avec véhémence qu'il n'acceptait pas la répudiation, par Jean-Noël Tremblay, de ces deux phénomènes majeurs de notre histoire récente. «*Pour moi, l'épreuve a commencé avec le renouveau de la liturgie*», écrit l'auteur. Je pourrais en dire autant et plus que lui là-dessus. Je ne m'en suis d'ailleurs pas privé. Moi aussi, j'en ai enduré, des guitares et des chansonnettes de Jean Ferrat (ou pire). Et des homélies en col de chemise. Il ne faut toutefois pas trop se hâter de juger le dernier concile. L'Église marche aux pas des brebis qui allaitent (cf. Gen 33, 12-14).

En ce qui a trait à la Révolution tranquille et, notamment, à la réforme scolaire, j'en connais un bout, moi aussi. Je ne partage cependant pas le négativisme de l'auteur à ce sujet. Je dis tout simplement que je ne retournerais pas en 1960 (pour retenir cette date incontestée) ni en matière scolaire, ni en matière religieuse, ni en matière d'organisation hospitalière, ni même en matière d'âge. Ce que l'auteur ne souligne pas, c'est qu'en même temps que nous entreprenions notre propre rattrapage culturel et politique, nous avons été rejoints par l'immense houle d'un changement de civilisation dans tout l'Occident, comme disait Malraux après les «événements» de Mai 68, en France. Et l'on sait maintenant que la houle en question n'était elle-même que la première d'une tempête qui se monte et se montre de plus en plus nettement depuis la chute du Mur de Berlin en 1989, pour reprendre une autre date indiscutée.

Le lieu de mon espérance se termine par une manière de lettre aux *Jeunes de mon pays*. L'inspiration est haute et noble. L'auteur écrit: «*L'avenir, c'était nous pour un temps, et vous tous maintenant. Nous avons payé une part de nos extravagances, et vous laissons le solde de notre imprévoyance.*» Je me sens à la fois plus détaché et moins nostalgique. L'avenir, ce n'était ni «nous» ni les jeunes d'aujourd'hui. L'avenir, il est déjà advenu: c'est Jésus.

En l'occurrence, l'auteur est plus sévère quand il parle au pluriel que lorsqu'il parle au singulier. Il juge plus sommairement les acteurs de nos aventures collectives qu'il ne juge les artisans de sa formation familiale, intellectuelle ou professionnelle: il mentionne avec éloges ses formateurs et ses compagnons de route, d'étude ou d'enseignement. Il aurait pourtant pu donner quelques coups de griffes ici et là. Il n'en est pas incapable!

Ce qui précède résulte d'une seconde lecture. Mais puisqu'il s'agit de la recension d'un livre de «confidences», ajoutons-en une. En juillet 1993, au sortir d'une première lecture, j'écrivais à l'auteur:

Même si nous sommes nés à quelques mois et à quelques milles de distance, nous ne nous sommes guère rencontrés. De plus, nos cheminements professionnels

respectifs (et, sans doute, nos idiosyncrasies) n'étaient pas de nature à favoriser nos rencontres. Je vous ai rencontré une fois, à Fribourg, en 1962 ou 1963, en compagnie du Frère Hormisdas Gélinas, é.c. Par la suite, nous nous sommes croisés furtivement à une couple de reprises dans quelque librairie. À cause de *L'Analyste*, j'ai pu vous lire régulièrement tout le temps qu'a duré votre collaboration. Votre livre me fait vous découvrir derrière le personnage que vous étiez et que vous aviez souhaité d'être.

Un livre comme le vôtre, j'appelle cela une oeuvre de miséricorde spirituelle (cf. *Petit catéchisme*, q. 237). C'est un livre bienfaisant et qui aurait sa place dans la collection *Ce que je crois*. Au Québec, sauf erreur, c'est le premier témoignage du genre que je lis.

La similitude de nos origines géographiques, sociales et familiales fait que, malgré la différence de nos trajectoires, je me suis reconnu ou retrouvé dans plusieurs des chapitres de votre livre: enfance, premières années d'école, juvénat, destin de la mère, silence du père, jugement sur la conjonction de la Révolution tranquille et de Vatican II, etc. Une des grandes différences entre vous et moi, c'est que je n'ai jamais eu aucune espèce d'ambition hormis celle de m'instruire. Quant au reste, «la nécessité et les événements» ont été la main de Dieu, comme dit Pascal. Je vous remercie d'avoir écrit ces confidences et de l'altitude du témoignage.

Jean-Paul Desbiens
Saint-Augustin-de-Desmaures